Il était dix heures du soir.

Malgré cette journée si agitée, si remplie d'événements, M. de Bracciano, doué d'une grande puissance de travail, terminait quelques rapports destinés à l'Empereur.

Son valet de chambre entra, lui remit une lettre, et lui dit que la personne qui l'apportait, désirait être introduite sur le champ, ayant à communiquer à Son Excellence des choses du plus haut intérêt.

—Pierre Herbin,—disait le duc, en lisant la signature de cette lettre,—Pierre Herbin?...Je connais ce nom, j'en ai un vague souvenir... cela doit dater de la révolution...à Dijon...Mais je ne me rappelle rien de particulier...Qu'importe!

Se tournant vers son valet de chambre.—Faites entrer,—dit M. de Bracciano.

Un moment après, Pierre Herbin parut.

Le cabinet de travail du duc était une grande bibliothèque. Sur la table il n'y avait qu'une lampe.

Le duc voulant, sans doute, aider à ses souvenirs, en voyant plus à son aise ce nouveau personnage, ôta précipitamment l'abat-jour.

Un moment il contempla les traits durs et prononcés de Pierre Herbin, éclairés par cette vive lumière... Puis il fit un geste qui semblait indiquer qu'il ne reconnaissait pas cet homme.

—Eh bien ! citoyen...m'as-tu assez envisagé ou plutôt assez dévisagé ?—dit Pierre Herbin avec un sourire sardonique.

Stupéfait de cette audace et de ces insolentes paroles, le duc se leva vivement, et dit :

Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ?

—Cela signifie,—répondit Pierre Herbin, avec un imperturbable sang-froid, cela signifie que, pour que notre conversation ait du piquant, il faut que mon identité soit constatée comme tu disais quand tu étais accusateur public à Dijon.

—Savez-vous que je vais vous faire mettre à l'instant à la porte ! s'écria le duc, en allant vers la sonnette.

Pierre Herbin ne sourcilla pas, et, montrant au duc une liasse de papiers, il lui dit :

—Prends bien garde, citoyen...avant que de faire un éclat, jette les yeux sur les dates de ces papiers. Vois : 1792—1793, Tribunal révolutionnaire.—Dijon. Ces paperasses peuvent être comme la boîte de Pandore, te faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien. Ainsi, pas de bruit...pas d'imprudences, ne te fâche pas...Tu n'as pas la conscience fort nette à l'endroit de ces deux années sanglantes. Ça, que tu as donc de

mieux à faire, citoyen, c'est de m'écouter patiemment.

Soit qu'en effet M. de Bracciano eût quelque chose à se reprocher, soit que les papiers que Pierre Herbin possédait excitaient, sinon sa crainte du moins sa curiosité, le duc alla s'assurer que personne ne pouvait entendre la conversation qu'il allait avoir, revint auprès de Pierre Herbin, qui s'était commodément installé près de la cheminée, et lui dit :

—Maintenant, parlez...Monsieur...Que signifient ces airs mystérieux ? je vous en avertis, ils ne m'imposent pas le moins du monde...mais dans ma position, je me suis fait une loi d'écouter tous ceux qui me demandent audience. Le bien du pays peut y gagner...Parlez donc, Monsieur...et n'attribuez ma complaisance qu'aux motifs que je viens de vous signaler.

—Je ne suis pas ta dupe, citoyen...Tu m'écoutes parce que ta conscience fait tac....tac... sans cela tu m'aurais déjà fait mettre dehors par tes gens...Avoue que c'est vrai, citoyen...

—Monsieur, cessez de vous servir de ces termes, ou je ne vous écoute pas, s'écria le duc.

—Comme tu voudras, citoyen, dit Pierre Herbin en se levant et en remettant ses papiers dans une de ses vastes poches de son large habit carré.

M. de Bracciano haussa les épaules, et dit avec impatience : Allons, Monsieur, parlez, mais soyez bref.

—C'est difficile, citoyen, car ce que j'ai à te dire est long en diable. Ah ! ça ! pourquoi le tutoiement et le titre de citoyen te sont-ils si désagréables ?...Je t'ai vu dans ton bon temps, M. le duc, quand tu étais accusateur public au tribunal révolutionnaire de Dijon, tutoyer et citoyenniser les plus gros bonnets de l'ancien régime ; il est vrai que c'était au moment où leurs bonnets n'allaient plus leur servir à grand chose, vu que tu leur retranchais la tête.

—Monsieur...il ne s'agit pas de savoir ce que j'ai fait ou ce que j'ai dû faire dans ces terribles circonstances, mais du sujet qui vous amène chez moi à une heure aussi indue...

—Tu as raison, citoyen...Encore une fois, me reconnais-tu ?

—Votre nom, votre figure, ne me sont pas inconnus ; autant que je puis m'en souvenir, j'ai eu à Dijon quelques rapports avec vous pendant la révolution, mais ces rapports n'ont pas été de longue durée.

—C'est ça...c'est ça...tu y arrives, citoyen, et pour te mettre tout à fait sur la voie, je te dirai que j'ai été pendant un mois, pas plus..